

Propos de train sur l'ordre et le désordre

Robert HÉRIN

Université de Caen

UMR CNRS-6590 Caen "*Espaces Géographiques et Sociétés*"

Résumé : Ces propos, nés du défilement ferroviaire des paysages entre Murcia et Madrid, sont une réflexion sur l'ordre et le désordre, deux dimensions nécessaires de la réalité. L'ordre se réfère à l'arrangement ou au commandement et s'inscrit dans les trois dimensions fondatrices des sciences sociales : l'espace, le temps et la société. Le désordre propose moins de repères. Il est en marge du pouvoir, il se situe fréquemment dans l'événement, l'aléatoire, le hasard, dans ce qui ne se renouvelle pas. Même si du désordre procède souvent l'ordre. Et inversement.

Mots-clés : Paysage. Espace perçu. Géographie rurale. Espagne.

Abstract : The purpose of the paper is a thought on the terms of "order" and "disorder". Order refers to power and can be seen on space, time and society, three main expressions of social sciences. Disorder is more difficult to explain : it is a margin of power, often expressed in events and accidents, which has no continuity. But, links between order and disorder are dialectically strong.

Key words : Landscape. Rural geography. Spain. Mental space.

« *Mon enfant, ma soeur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !*

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté. »*

Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*.

I - LE VOYAGE

Le train sort de la gare de Murcia à 9h 30 ce dimanche matin 21 février 1999. Il arrivera à Madrid quatre heures plus tard. Il traversera la province de Murcia depuis les huertas du Segura jusqu'aux plateaux à vignes et à céréales des plateaux de Jumilla et Hellin. Puis ce sera la Mancha, les vastes horizons découverts des labours à blé et à tournesol interrompus par les boqueteaux de pins et de chênes verts qui brisent la monotonie des paysages de la Nouvelle Castille. Vers Villarrobledo et Alcazar de San Juan s'imposera le vignoble. L'on se rapprochera de Madrid : des bourgades qui sont des fragments éclatés de ville, des banlieues, puis l'arrêt à la gare de Atocha, débarcadère de l'Andalousie, avant le terminus de Chamartin au nord de la capitale.

Soleil, douceur de l'air, ciel sans nuage, lavé par les pluies des derniers jours. Les journaux du dimanche, *El País*, *El Mundo* pour les journaux nationaux, *La Verdad* pour les nouvelles de Murcia et de sa région.

Le printemps qui s'offre, que ce soit dimanche, les dernières heures d'un voyage : le moment incite à la flânerie, voire à la réflexion en liberté, dans la rencontre fortuite des paysages traversés, des idées qui surgissent à l'improviste, des nouvelles du monde que les titres de la presse imposent.

De Murcia à Alcantarilla, sur sept-huit kilomètres, la voie ferrée suit la route nationale qui conduit vers l'Andalousie : Lorca à la frontière castillane avec l'ancien royaume de Grenade, puis Almeria et Malaga, ou Granada et Sevilla selon le choix que l'on fait à Puerto Lumbreras juste avant de quitter la Région de Murcia.

La Nationale fut, avant que ne s'achèvent les contournements autoroutiers de la ville de Murcia, l'axe routier de la grande circulation des camions et des automobiles de la Catalogne à l'Andalousie en passant par le Levante, ou à l'échelle européenne, des pays du nord de l'Europe vers le sud de l'Espagne et le Maroc. De la sortie de Murcia à l'entrée d'Alcantarilla la route est bordée d'entrepôts, d'usines, de stations services, de maisons particulières. Dans les secteurs les moins urbanisés des vergers d'orangers et des parcelles légumières rappellent qu'ici c'est le domaine de la huerta, fertilisée de temps immémorial par les eaux du Segura réparties par les canaux qui irriguent la plaine construite par les alluvions du fleuve. Imaginons, ce dimanche matin de trafic assoupi, côté-rue des ménagères qui commencent à s'affairer : balayer le terre-plein qui donne sur la Nationale, arroser les pots de fleurs que le printemps ranime, préparer pour l'été le chaulage des murs ; penser qu'il faudra repeindre les portes et les fenêtres ; parler avec la voisine. Côté-rue, côté-façade, côté-ordre. Côté-voie ferrée se laisse aller le désordre des cours intérieures : clapiers et poulaillers de fortune, tas de bois empilant les branchages des tailles de l'été dernier et des arrachages de l'hiver, chantier de l'étage que l'on n'en finit pas d'achever, fourneau pour le lapin au riz du dimanche, séchoirs à linge, table et chaises de pique-nique... ; ainsi s'étalent l'intimité et l'histoire au jour le jour des existences quotidiennes. Côté-cour, côté-privé, côté-désordre, le voyageur du train ne fait que passer, étranger inconnu qui emporte sans retour ses impressions fugitives.

La huerta sur laquelle donnent les cours multiplie les parcelles minuscules de vergers où se mêlent orangers, abricotiers et pêchers, les jardins où alternent et se succèdent au long des saisons, salades, pommes de terre, primeurs ou d'arrière-saison, artichauts, fèves, courgettes, poivrons, aubergines, tomates... S'ouvre parfois la trouée d'un labour récent, fraîchement arrosé, depuis le *brazal* qui conduit, de *tanda* en *tanda*, l'eau d'irrigation. Des orangers à l'abandon, quelques parcelles en friche, des chantiers en cours d'où sortent les murs d'une future maison, témoignent de ce que la huerta, pulvérisée en parcelles minuscules et en propriétés de quelques *tahullas*⁽¹⁾ seulement, n'a plus l'attrait d'autrefois, du temps où ses récoltes assurées et répétées tout au long de l'année garantissaient l'existence. Peu à peu, de maisons nouvelles en entrepôts et en aménagements routiers, la ville toute proche métamorphose la huerta en une banlieue d'un type particulier, sans plan d'ensemble, sans directives préalables, bref, sans projet. Désordre des cours intérieures ; désordre de la huerta. C'est ici la vieille huerta, celle des Arabes, qui depuis le barrage immémorial de dérivation de la Contraparada, entre Molina et Alcantarilla, ont construit au fil des cinq siècles de leur présence le réseau des canaux d'irrigation dont les tracés contournés témoignent d'une conquête lente, par à-coups, soumise à l'incertitude des inondations et à l'imprévisibilité des razzias frontalières, interrompue de périodes d'abandon et de recul. Les toponymes témoignent de cette ancienneté : Benabia, Aljufia, Almohajar,... pour les *acequias*⁽²⁾, Aljucer pour les lieux-dits, par exemple.

Peuplées de longue date, densément habitée, intensément morcelée en milliers de parcelles, semée de villages, de hameaux, de maisons isolées, parcourue d'un réseau dense de canaux, desservie par une trame complexe de chemins et de routes, gagnée par les activités de la ville, cette partie de la huerta entre Murcia et Alcantarilla fait désordre. Les structures qui, à grandes lignes, l'organisent sont les unes anciennes et lui sont consubstantielles en quelque sorte : le Segura et la Contraparada qui en est le point de naissance, les deux *acequias* principales, celle du Nord et celle du Sud qui encadrent la plaine ; les autres, la voie ferrée, la route de Granada et maintenant au nord du Segura l'autoroute, la traversent à l'emporte-pièce, rectilignes, sans égard pour tant d'histoire inscrite par la succession têtue des générations anonymes.

À l'aval de Murcia, s'imposerait au voyageur, progressivement, l'ordre des parcelles rectangulaires et allongées composant une marqueterie qui va des sierras bordières jusqu'au fleuve et que parcourent *acequias* et *azarbe*⁽³⁾. La plaine, autrefois lagunaire, a été conquise en partie au XVIII^e siècle, à l'initiative de grands propriétaires aristocratiques, proches du pouvoir royal, inspirés par les idées des

Physiocrates dont les ingénieurs ont programmé le drainage systématique de la plaine. Deux siècles plus tard, malgré la succession des systèmes agricoles et l'acquisition des grandes propriétés par les milliers de colons qui les cultivaient, le paysage agraire garde mémoire de ces entreprises de colonisation. L'ordre des champs rappelle ainsi qu'une volonté a présidé à la préparation, à la décision puis à l'exécution d'un projet d'envergure qui se voulait méthodique, rationnel, économiquement viable aussi. Ordre, compétence, moyens, puissance, autorité, pouvoir...

Le train quitte maintenant Cieza, qui est une ville de 30 000 habitants à 40 kilomètres de Murcia. La voie ferrée traverse de vastes vergers de pêcheurs, de pruniers, d'abricotiers ou de vignes à raisins de table en *parrales*⁽⁴⁾. Les plantations occupent les longs glacis qui descendent de la Sierra del Puerto au nord jusqu'à la vallée du Segura, réduite ici à une huerta séculaire de quelques centaines de mètres de largeur.

Paysage d'ordre. Les arbres fruitiers, conduits selon des tailles savantes qui les clonent à l'infini, obéissent à la géométrie rigoureuse des orthogonales et des diagonales qui en résultent et qui tracent de longues perspectives. Les parcelles de plantations de plusieurs hectares, voire de plusieurs dizaines d'hectares, se calquent sur les étagements des pentes, qui vont du Segura aux sierras qui ferment l'horizon. Les corps de ferme des propriétés d'autrefois augmentés de vastes hangars donnent sur des terre-pleins où stationnent tracteurs et engins de traitement. L'eau d'irrigation vient ici des puits qui pompent l'eau des aquifères de la Sierra d'Ascoy, ou encore par élévation depuis le Segura. Ces grands domaines irrigués ont maintenant près d'une quarantaine d'années. Les terrains ont été aménagés à grand renfort de bulldozers et de capitaux internationaux. L'exploitation des nappes profondes, puits et moteurs alignés au flanc des sierras, *balsas*⁽⁵⁾ pour stocker les eaux, réseaux d'irrigation, a permis la transformation des *secanos*⁽⁶⁾ aux céréalicultures imprévisibles en un vaste *regadio* destiné aux exportations de fruits primeurs vers les marchés européens.

L'ordre des paysages, géométrie, continuité, régularité et uniformité, dit ici la puissance des moyens techniques engagés, la volonté d'efficacité du capital et du travail qu'il contracte, la recherche de la productivité économique et de la rentabilité financière.

L'étagement jusqu'à l'horizon des vastes glacis du Quaternaire s'y prêtait : l'enchaînement des crises et des accalmies morpho-climatiques s'inscrit de façon tangible et durable dans l'ordonnement de la topographie. À partir de la fin des années cinquante, les grands *cortijos*⁽⁷⁾ des familles aristocratiques en fin de généalogie en ont constitué le cadre foncier approprié. Confrontée à l'incertitude de ses moissons et à la médiocrité de ses rendements, la céréaliculture extensive et aléatoire qu'avait prolongée l'obligation autarcique de nourrir tant bien que mal les Espagnols dans les années de l'Après-Guerre civile ne résiste pas à la nouvelle conjoncture : les importations de céréales, le tracteur et la mécanisation, la disparition des attelages de mules, le départ des fermiers, des métayers et des journaliers. Une économie, une société de toujours effacées en quelques années. S'effondre dans le même temps l'économie du *sparte*⁽⁸⁾ : isolée pendant vingt ans, sous la dictature franquiste et dans les contraintes imposées de l'autosuffisance nationale, l'économie espagnole s'ouvre de nouveau à la fin des années cinquante aux textiles importés ; le jute et le sisal provoquent en quelques années l'arrêt des fabrications de cordages, textiles grossiers, sacs..., la fermeture des tissages, filatures, ateliers de cardage, l'abandon des spartaies où, la saison venue, s'affairaient au rude travail de la cueillette les cohortes nombreuses des *esparteros*⁽⁹⁾. Les ouvriers des ateliers et les tâcherons des montes à sparte ont émigré, en grand nombre, à Barcelona, en France, en Allemagne. Ces usines fermées, ces montes désertés, les signes de mécontentement, ces désertions des plus pauvres en partance vers des vies où ils auraient du travail, des bons salaires, un appartement dans les banlieues de Barcelona ou de Lyon, tout cela fit un peu désordre en cette période de dictature franquiste. L'ordre de la tradition est en question. Ses fondements économiques ne résistent pas aux nouvelles données qui s'imposent dans les années soixante. Ses bases sociales étaient celles d'une société agraire organisée sur l'exploitation d'un nombreux prolétariat rural d'ouvriers sans garanties de travail et de métayers sans assurance de contrats fonciers par une minorité de propriétaires vivant des rentes d'une agriculture peu productive mais pourtant rentable dans le contexte de l'Espagne d'après la Guerre Civile. Le clientélisme et l'exercice du pouvoir local par les classes dominantes

œuvraient à l'imposition de l'ordre franquiste, ordre politique, économique, social, idéologique : ordre totalitaire.

Les pêchers, abricotiers et pruniers font place, progressivement, à des parcelles terrassées depuis peu, à des amandiers récemment plantés, à de tout jeunes oliviers même, signe d'une volonté de diversifier la gamme des productions, de profiter du succès de nouveaux marchés de consommation, signe aussi de la nécessité de plus en plus contraignante d'économiser l'eau d'irrigation ainsi que la main-d'œuvre dont les rémunérations et les protections sociales s'alignent sur les normes européennes. Les amanderaies et les oliveraies des secanos d'autrefois retrouvent ainsi comme une nouvelle jeunesse, mais dans un tout autre contexte, celui d'une agriculture à haute technologie, obnubilée par la recherche des marchés porteurs, privilégiant les investissements et réduisant les charges, celles des salaires en premier lieu ; une agriculture poursuivant la rentabilité, et pour y réussir, tendue vers la rationalité des choix, l'efficacité des moyens, et pour y parvenir l'aménagement des paysages.

La gare de Calaspara est annoncée. Les géométries productivistes n'ont pas encore imposé leur omniprésence. Entamant la monotonie des glacis, des coulées de vallons descendent en terrasses amples vers l'étroite huerta du Segura. On y cultivait le blé et l'orge il y a peu de temps encore. Des troupeaux de chèvres et de moutons y cherchent de maigres pâtures. Les traces des anciennes *veredas*⁽¹⁰⁾ y perpétuent les souvenirs des transhumances d'autrefois entre les rudes terres de Castille et les plaines méditerranéennes aux hivers tempérés et les sierras du haut Segura et du Guadalquivir supérieur aux étés accueillants.

La gare de Calasparra, par laquelle la voie ferrée fait un long crochet que les tracés futurs de la ligne express court-circuiteront, se trouve à plusieurs kilomètres de la ville, en pleine campagne. Les dépendances sont en ruine. Les maisonnettes alignées des familles de cheminots sont ouvertes à tous les vents. On devine que le chemin de fer a suscité là des espoirs et des activités, au temps où le train était le seul moyen de voyager au-delà des échanges locaux, d'aller dans les villes proches, de rendre visite, exceptionnellement, aux frères ou aux cousins émigrés, d'accueillir ceux qui revenaient d'Argentine ou de Decazeville ; ou encore d'expédier les produits du sparte ou le riz de Calasparra, riz dont on prétend ici qu'il est le meilleur d'Espagne.

Le train longe maintenant les sierras et les plateaux du bassin supérieur du Segura, Caravaca, Moratalla, Nerpio, Yeste, sont à l'horizon des panneaux indicateurs des croisements de routes. C'est là qu'ont été construits depuis le début du siècle les grands barrages qui retiennent les eaux du Segura et de ses affluents et dont les éclusages des débits pour l'irrigation règlent les cultures et les rythmes de la vie dans les huertas du bas pays. Ces hautes terres murciennes ont été, dans les années soixante, l'un des grands réservoirs de l'émigration murcienne, saisonnière ou définitive. Ce fut, en 1994, le théâtre des grands incendies de forêt qui ont ravagé des dizaines de milliers d'hectares de monte forestier. Il aura suffi du hasard de quelques étincelles, d'un tesson oublié, d'un mégot irresponsable, du geste d'un maniaque, pour que le feu détruise l'équilibre fragilisé d'une forêt lente à se constituer, aux limites climatiques de l'aridité méditerranéenne et que la dépopulation, les friches, le repli des pratiques agricoles et des espaces ruraux laissent à elle-même. Ordre naturel d'autant plus soumis aux actes aléatoires et incontrôlables qu'il est en équilibre incertain, de plus en plus incertain du fait du repli des activités et de la présence humaine.

À la faveur des dernières années qui ont été plus humides que la normale, le monte se reconstitue. Les jeunes pins d'Alep recolonisent le terrain. Mais les troncs calcinés, les ravinelements, les versants chauves rappelleront longtemps encore l'événement et le désordre durable qu'il a provoqué.

Hellin est une grosse bourgade encore très engagée dans les choses de vie rurale : les cultures, dont la vigne, l'irrigation récemment développée, autrefois l'économie du monte, sparte, bois et moutons ; aujourd'hui quelques usines, la gestion publique et privée d'une ville d'une trentaine de milliers d'habitants. Érigé sur la colline qui domine la ville, le Christ en croix proclame l'ordre éternel.

La Mancha : horizontalité, lointains horizons des labours ; repères éloignés des villages et des villes rurales ; massifs des pins et des chênes-verts qui compartimentent les panoramas. Le train ne fait

qu'effleurer la ville d'Albacete, en étranger discret ; la gare reste en marge du noyau urbain, à l'écart des zonages des plans d'urbanisme.

El Mundo de ce dimanche 21 février consacre un article à la situation au Kosovo, à la perspective d'une intervention des grandes puissances rassemblées dans l'OTAN qui s'érige en force de maintien de l'ordre mondial. Le G7 réuni à Berlin décide de créer un Comité chargé d'alerter sur les risques financiers mondiaux « para la estabilidad financiera con el fin de evitar que se repiten crisis como las que han sucedido a Asia, Rusia y Brasil » (*El Mundo*, 21.02.1999). Ordre mondial : militaire, politique, financier, économique, imposé par les grandes puissances pour mettre fin aux désordres qui menacent les équilibres politiques et entraînent des crises financières fragilisant le système monétaire mondial dominé par les grandes places boursières et les intérêts des principales sociétés financières internationales.

La Gineta, la Roda, des bourgades que les rocadés autoroutières évitent, court-circuitant la traversée de la ville et les hôtels et restaurants routiers que la Nationale 301 a suscités. L'ocre grisâtre des maisons basses se confond avec celui des terres de labour dans l'attente des semis de tournesol qui illumineront l'été. La Mancha s'étend à perte de vue, immuable à en rechercher les moulins à vent et la silhouette d'un Don Quichotte, en contre-jour, à contretemps. Les masses monumentales des cortijos dominant de loin en loin ces terres de "pan y vino", à pain et à vin ; il faudrait y ajouter le safran, les troupeaux de moutons ; et pour aujourd'hui les cultures de tournesol, de betterave, de melon, de luzerne, irriguées à grand renfort de pompage dans les aquifères et de rampes d'arrosage dont les rotations découpent à l'emporte-pièce les parcelles quadrangulaires de la céréaliculture d'autrefois alternant emblavures et jachères labourées. La Mancha est, elle aussi, entrée dans l'ère de l'agriculture moderniste, malgré la rigueur des hivers, la sécheresse caniculaire des étés et la rareté des eaux. Mais la grande propriété foncière et les vastes étendues de terre dont disposent les cortijos offrent à l'entreprise agricole moderniste le cadre approprié pour la réalisation de ses projets et de ses objectifs. Les hommes passent, les cultures changent, mais la grande propriété demeure : les ordres militaires associés à la Reconquête de l'Espagne méridionale avaient ici constitué de vastes domaines dont les grandes propriétés d'aujourd'hui sont les héritières. Ainsi se relaient les ordres, depuis celui, militaire et religieux, des ordres de Calatrava, de Santiago et de San Juan, jusqu'à l'ordonnement contemporain des grandes entreprises d'agriculture des nouvelles bourgeoisies des affaires⁽¹⁾.

Avec les vignes de Villarrobledo, on entre dans le vignoble de la Mancha. Sur des kilomètres, des géométries de ceps taillés bas, des maisonnettes de vigne, quelques fermes isolées, des tracteurs qui s'affairent aux travaux de printemps. Paysage d'un vignoble de masse occupant la plaine de façon quasi exclusive, qui recherche plutôt la quantité et l'homogénéité que la diversité des vins de pays. Reviennent en mémoire la crise du phylloxéra en France, les émeutes en Languedoc et leur répression au début du siècle, la fortune de nouveaux vignobles, tel celui de la Mancha épargné par le phylloxéra et considérablement développé par les initiatives de négociants en vins extérieurs à la région.

Alcazar de San Juan est un nœud ferroviaire important. Y convergent les voies venant d'Andalousie et du Levant valencien et murcien en direction de Madrid. Des graffitis, des moutons sur les voies du triage, des tas de détritiques, des wagons désaffectés que les rouilles désagrègent, des traverses usagées entassées pêle-mêle, tout cela fait désordre, comme si l'autorité qui veille à la maintenance de la gare était défaillante, par manque de moyens et de conviction.

Une lagune rappelle que la plaine de la Mancha est endoréique et que son drainage incertain hésite entre les bassins du Guadalquivir, du Guadiana, du Tajo et du Jucar.

Après Aranjuez et le franchissement du Tajo, le train entre maintenant par le sud dans les banlieues de Madrid. S'y mêlent en un gigantesque chantier des lambeaux d'une campagne qui achève de se défaire et les composantes disparates d'un puzzle urbain qui s'improvise. Les blocs des immeubles de logements ont à l'évidence leur ordre propre : plan quadrangulaire, combinaison des horizontales et des verticales, uniformité des matériaux, fantaisie programmée d'une place centrale, d'un centre commercial ou d'un groupe scolaire. L'ordre métallique des triages ferroviaires et des rangées de conteneurs cohabite avec la géométrie savante des échangeurs autoroutiers et les parkings d'attente de

livraison des voitures neuves que produit le vaste complexe automobile de la Chrysler S.A. Des terrains de sport, des ateliers de la RENFE, des entrepôts, d'anciennes carrières, des chantiers inachevés, disent en des voisinages incongrus l'histoire récente de la banlieue. Des bidonvilles rappellent que ces franges urbaines sont encore aux marges de la ville, là où elle se fait, intégrant les uns par le travail et le logement, les autres tentant de survivre dans la précarité, la pauvreté et l'exclusion. Un âne déambule entre le bidonville et l'autopiste. Les graffitis énigmatiques accompagnent le voyage. La gare de Villaverde. Puis celle de la Atocha : premier arrêt à Madrid, à deux pas du ministère de l'Agriculture, du musée d'Ethnologie et du parc du Retiro. Puis ce sera Chamartin, le terminus.

Ainsi l'ordre et le désordre coexistent, comme deux dimensions nécessaires de la réalité.

II - DE L'ORDRE ET DU DÉSORDRE

L'ordre se réfère soit à l'arrangement soit au commandement.

Les mots qui se rapportent à l'ordre comme arrangement, qui en sont synonymes ou qui le caractérisent, organisation, ordonnancement, succession, enchaînement, hiérarchie, subordination, etc., renvoient aux trois dimensions fondamentales dans lesquelles s'inscrivent les existences : l'espace, le temps, la société, les trois dimensions fondatrices des sciences sociales, la géographie sociale pour sa part se donnant pour projet d'analyser et de comprendre les sociétés humaines par leurs espaces. A l'ordre spatial se rattachent pour le caractériser la géométrie, la régularité, la répétition, l'alignement, la composition... La succession, l'alternance, le cycle, la stabilité font plutôt référence à l'ordre temporel. La hiérarchie, la catégorie, la classe renvoient plus particulièrement à l'ordre des sociétés. Mais la plupart des termes sont polysémiques : la répétition, la stabilité, la hiérarchie... ; ce qui illustre que les trois dimensions sont intimement interdépendantes. Maints travaux de géographes l'illustreraient. Pensons par exemple à ceux de Jean Renard sur les sociétés rurales vendéennes, aux chapitres de sa thèse où il évoque les borderies des villages et les métairies dépendantes des châteaux. Le paysage agraire qu'elles composent transcrit dans les oppositions et les régularités des trames de l'habitat rural et des parcellaires agricoles les hiérarchies et les rapports sociaux des catégories ou classes sociales qui composent la société vendéenne, cela dans la stabilité du long terme historique⁽¹²⁾.

Les arrangements de l'espace sont de nature et d'échelles fort variées. Évoquons l'ordre encore repérable des centuriations romaines ou dans les centres des villes méditerranéennes de la croisée orthogonale du *cardo* et du *decumanus maximus*. Ou encore les dispositions orthogonales des quartiers de la fin du XIX^e siècle dans nombre de villes espagnoles (les *ensanches*), les plans des villes nord-américaines, la géométrie des grands ensembles d'habitat social. Ou bien encore les régularités, les oppositions et les répétitions qui président à la répartition des ensembles bio-climatiques à la surface du globe ; par exemple, les similitudes et les oppositions des façades océaniques orientales et occidentales. Ainsi s'opposent les zones littorales du Pérou et du nord du Chili, normalement arides et désertiques et celles humides et forestières du nord-est de l'Australie et de l'Indonésie. Les regadios de Cieza, les vignobles de Villarobledo, les quartiers d'immeubles des banlieues de Madrid, la Plaza Mayor de la capitale ou ses *ensanches* de la fin du XIX^e siècle ont les attributs qui définissent l'ordre : la géométrie, les répétitions, les alignements, les effets de composition qui en découlent ou qui ont été recherchés, les volontés qui s'expriment ainsi d'aménager l'espace, durablement.

L'ordre spatial peut être plus complexe, plus difficile à appréhender. On peut parler d'un ordre, d'un ordonnancement à valeur générale de la huerta, en ce sens que la juxtaposition des paysages et des structures qui les organisent se retrouve dans nombre d'autres périmètres irrigués de longue date ; ainsi entre l'amont et l'aval les oppositions des paysages, des rythmes, des productions, des pratiques, des structures sociales, des mentalités même⁽¹³⁾.

À des niveaux géographiques plus vastes se dessinent des compositions d'éléments et des schémas d'évolution qui ne sont pas uniques en leur genre. Roland Courtot a ainsi transcrit en organigrammes et en cartes les étapes historiques de la constitution du système d'agrumiculture des huertas de

Valencia et de Castellon en Espagne⁽¹⁴⁾. Avec des accommodements imposés par l'histoire, la topographie, les conditions hydro-climatiques, ces organigrammes et ces cartes s'appliqueraient à bien d'autres plaines de vieille irrigation. L'analyse spatiale met ainsi en évidence que nombre de paysages et d'espaces géographiques combinent des formes spatiales élémentaires, qui constitueraient une sorte de vocabulaire de lecture de l'espace, qui s'organisent en structures géométriques plus ou moins complexes, en chorématiques qui, se répétant à la surface du globe, auraient valeur de modèles : modèle de la ville européenne, modèle du bassin intra-montagnard, modèle de la région rurale homogène, etc. Ces chorèmes pourraient n'être que des outils didactiques pour rendre compte, en les schématisant, des ordonnancements souvent complexes et toujours plus ou moins particuliers des espaces géographiques. Aux yeux des tenants de l'analyse spatiale, ces régularités, ces répétitions, ces compositions, bref ces ordres, traduiraient que les arrangements de l'espace obéissent à des lois et à des relations de causalités (dont l'analyse systémique rend compte de la complexité). On pourrait soutenir que l'aménagement de l'espace, qui vise à créer ou à rétablir de l'ordre, puise implicitement au même postulat de causalité : les mêmes causes engendrant les mêmes effets, telle construction d'espace projetée et réalisée devrait avoir des effets analogues à ceux des aménagements existants, ainsi que le montrent les études préparatoires.

De l'ordre comme arrangement on glisse ainsi à l'ordre comme commandement. Là encore les mots explicitent l'acception : l'ordre peut être moral, politique, social, économique. L'ordre moral règne. L'ordre religieux s'impose - la période que nous vivons en multiplie les exemples. L'ordre en ce sens renvoie à la hiérarchie, à la subordination, à la soumission, à l'autorité, aux directives, à la loi ; au pouvoir donc.

Sans aller plus avant dans l'exploration, soulignons ces références de l'ordre à l'autorité et à la règle, voire à la loi. L'ordre exprime le pouvoir (et les moyens de l'appliquer) ; pouvoir qui peut être économique, social, idéologique, politique. Il peut aussi, et ce n'est pas contradictoire, se référer à une volonté organisatrice supra-naturelle, Dieu, le destin - idéalisme ; ou inscrite en forme de déterminisme dans la matière, - matérialisme...

Le désordre propose bien moins de repères, ce qui se comprend. Se borner à le définir comme "ce qui manque d'ordre" ne fait guère progresser. Nombre de synonymes sont en *dé-* : décomposition, dérèglement, dérangement, désorganisation... On avance pour le caractériser l'irrégularité, l'altération, la perturbation, la divagation, l'incohérence, l'anarchie (de *an*, privatif et *archie*, commandement), tous termes qui, d'une façon ou d'une autre, renvoient avec plus ou moins d'évidence à un terme premier, organisation, cohérence, anarchie, qui se rapporte à l'ordre. Le langage ne place pas le désordre en équivalent de l'ordre. Ses synonymes non décalqués de ceux de l'ordre sont peu ou pas nombreux, la confusion, le tumulte, le trouble, l'abandon..., ou alors péjorativement connotés, le fatras, le fouilli, le fourbi, le bazar, la pétaudière, la pagaille, la gabegie, et d'autres, qu'on n'ose pas écrire ici...

Malgré ces incertitudes et ces glissements sémantiques, le désordre, comme l'ordre, se réfère aux trois dimensions sociales fondamentales des existences individuelles et collectives. L'abandon des villages et des montes, les friches, les incendies de forêt, les ravinements et la ruine des constructions, éléments de désordre qui se repèrent dans le paysage, correspondent à une crise économique datée et partant à des bouleversements sociaux majeurs. On en dirait autant des friches industrielles des grands complexes sidérurgiques que la récession économique des années 1970-1980 a vidés de leur activité et de leur main d'œuvre. Dans des banlieues comme celle de Madrid le désordre procède de la rencontre d'activités et de modes de vie appartenant à des sociétés différentes à tous égards : les vestiges de l'ancien monde agricole et rural, l'affirmation par le rail, l'autoroute, l'usine et le grand ensemble de la société industrielle et urbaine du dernier tiers du siècle, les interstices des laissés-pour-compte, bidonvilles et graffitis ; cela sans un projet d'ensemble qui aurait le pouvoir d'intégrer les différentes composantes.

On le voit, le désordre est en marge du pouvoir, qu'il l'ignore, ou qu'il le conteste, quelle que soit la nature de ce pouvoir, politique, sociale... Le départ des émigrants de Calasparra a été vécu et

stigmatisé à l'époque par les notables locaux comme un abandon, comme une trahison de la communauté locale, comme une transgression des règles et des principes qui la gouvernaient. Spontané, illégal, marginal, le bidonville met en cause de fait le pouvoir, lequel s'exercera, éventuellement, par la destruction et la répression, au nom de la loi et de l'ordre.

Alors que l'ordre se réfère à la stabilité, à la répétition, à l'enchaînement prévisible des tenants et des aboutissants, le désordre se situe fréquemment dans l'événementiel, dans l'aléatoire, le hasard, l'imprévu ; dans ce qui ne se renouvelle pas, en tout cas pas sous les mêmes formes. Mais on se rend compte que du désordre procède l'ordre. Le regadio productiviste du secano en crise ; les grands ensembles d'architecture fonctionnelle d'aujourd'hui des bidonvilles qui prolifèrent autour de Madrid dans les années 1950-1960. Et inversement. L'opposition bio-climatique des façades océaniques ne saurait se concevoir sans les anomalies qui en perturbent l'ordonnement et la permanence ; ainsi du Niño et de la Niña dans le Pacifique de l'hémisphère sud. Dans nombre de villes européennes, la crise des banlieues remet en question les plans d'aménagement urbains et les politiques sociales d'intégration des quarante dernières années.

Que l'ordre procède du désordre ; que le désordre prépare l'ordre ; plus généralement que l'ordre et le désordre aillent de pair, que l'un comporte nécessairement l'autre, différemment selon les moments et selon le point de vue que l'on adopte ; voilà qui pourrait ouvrir à la géographie des perspectives non dénuées d'intérêt.

III - REPREDRE LE VOYAGE

L'avion quitte l'aéroport de Barajas-Madrid. De deux minutes en deux minutes, le monde entier y a fait escale durant l'après-midi de ce dimanche. Organisation. Mais depuis quelques semaines des avions partent avec retard, d'autres sont supprimés ; les files de voyageurs s'exaspèrent ; certains manifestent. Désordre. Il faut repenser l'organisation aéroportuaire de la capitale espagnole.

Notes

1 - Tahulla : mesure traditionnelle de surface, d'origine arabe ; 11ares 18 centiares dans la huerta de Murcia.

2 - Acequia : canal d'irrigation ; brazal : canal secondaire d'irrigation.

3 - Azarbe : canal de drainage.

4 - Parrales : vignes à raisin de table conduites en treilles hautes.

5 - Balsas : réservoirs pour l'eau d'irrigation, de forme géométrique, rectangulaire le plus souvent, construits en maçonnerie ou par terrassements imperméabilisés par des nappes de plastique.

6 - Secano : agriculture sèche, dépendante des seules pluies ; regadio : agriculture irriguée.

7 - Cortijo : corps des bâtiments agricoles des exploitations du secano.

8 - Sparte, stipa tenacissima : une variété d'alfa.

9 - Esparteros : ouvriers du sparte, de sa récolte ou de son travail artisanal ou industriel.

10 - Vereda : draille.

11 - On se reportera au chapitre qu'André Humbert a consacré à ces transformations : "Métamorphoses en Nouvelle Castille. De la noria au pivot, de la dehesa au feedlot" dans l'ouvrage collectif *Géographie d'une Espagne en mutation. Prospections aériennes II*. Publications de la Casa de Velázquez. Madrid, 1990, pp. 155- 157.

12 - Jean Renard. *Les évolutions contemporaines de la vie rurale dans la région nantaise. Loire-Atlantique, Bocages vendéens, Mauges*, Éditions Le Cercle d'Or, Les Sables d'Olonne, 1975.

13 - Pour illustration, se reporter par exemple à R. Hérin, "De la théorie de la Huerta. Géographie comparée des huertas du Sureste espagnol, de Marrakech et de l'oasis d'Ispahan", *Revue de Géographie de Lyon*, 1977/2, pp. 177-196.

14 - Roland Courtot, *Agriculture irriguée et organisation de l'espace dans les huertas de Valencia et de Castellon (Espagne)*. Thèse de Doctorat d'État, Université d'Aix-Marseille II, 1986, 399 pages.